

—Seriez-vous, me dit Mgr. Pie, parent de M. C. . . . , du Canada que j'ai rencontré récemment pendant mon voyage en Italie ?

—Je suis son frère, Monseigneur.

—Comment ! s'écria l'évêque, avec un sourire, vous êtes à Poitiers depuis plusieurs jours, et vous n'êtes pas encore venu me faire obédience, vous qui êtes mon diocésain ? Savez-vous que votre famille est originaire d'Airvault à quelques lieues d'ici ?

—Je me confonds en excuses, Monseigneur.

—Eh bien, à cause de cette infraction à votre devoir, je vous condamne à venir dîner ici, demain soir, avec le Père Martin.

Le lendemain nous étions à la table de l'évêque, en compagnie de quelques intimes, et d'un général polonais, dont le nom s'éternue et finit en *ski*.

Physionomie ouverte, figure affable, le digne successeur de saint Hilaire, à la conversation enjouée d'un enfant, avec les grandes paroles d'un esprit supérieur.

—J'ai bien connu, dit-il en me donnant le bras, sans cérémonie, après le dîner, et en me conduisant à travers les superbes allées de son jardin ; j'ai bien connu votre saint évêque de Montréal.

—A ce propos, savez-vous pourquoi il y a toujours, à Montréal, un chanoine honoraire de Chartres, et à Chartres, un chanoine honoraire de Montréal ?

—Non, Monseigneur, j'avoue que j'ignorais même ce fait.

—C'est toute une histoire.

Natif moi-même du pays chartrain, j'étais vicaire-général de Chartres, lorsque nous reçûmes, il y a plusieurs années, la visite de Mgr. Bourget.

Dans le cours de la conversation, il dit qu'il était originaire de Chartres, et que c'était une tradition dans sa famille, qu'avant de quitter sa ville natale, son ancêtre était venu, selon la coutume des voyageurs, faire un vœu à Notre-Dame de Chartres, et qu'avant de partir, il avait gravé son nom et la date de son départ sur le pourtour du cœur de la cathédrale. Je serais curieux, ajouta-t-il, de constater s'il en existe encore quelque vestige.

—Rien de plus facile, lui dis-je ; et nous nous dirigeâmes, sur le champ, vers la cathédrale.

Après quelques instants de perquisitions, je vis tout-à-coup Mgr. de Montréal se précipiter à genoux et prier avec une ferveur extraordinaire, pendant que de grosses larmes tombaient de ses yeux. Il venait de lire, en toute lettre, le nom de son aïeul, tracé, là, sur la pierre, plus de deux cents ans auparavant, avec la date de son départ.

Après avoir prié, pendant quelque temps, à l'endroit même où s'était agenouillé son vénérable ancêtre, avant de quitter son pays pour aller fonder une famille en Canada, Mgr. de Montréal se releva, la figure illuminée et toute baignée de larmes.

—En reconnaissance, me dit-il, du bonheur que vous venez de me procurer, je vous crée chanoine honoraire de Montréal. De retour à l'évêché, nous nous empressâmes de raconter cet incident à Monseigneur de Chartres,

—Monseigneur, dit ce dernier en s'adressant à l'évêque de Montréal, je ne veux pas être en retard de générosité avec votre Grandeur. Désormais il y aura toujours un chanoine honoraire de Chartres à Montréal.

Cet honneur appartient aujourd'hui à M. le grand-vicaire Trudeau.

L'ABBÉ C. . . .

Québec, 23 novembre 1870.

COURRIER D'ONTARIO.

On a beaucoup parlé de l'inclination d'une certaine classe de nos jeunes filles pour les officiers des régiments anglais autrefois en garnison dans nos principales villes. Ce qui se passait ici n'est rien, paraît-il, en comparaison de ce qui se passe à Jersey, du moins si j'en crois Auguste Vacquerie. Cela s'explique très-bien d'ailleurs par le fait qu'à Jersey il y a à peu près six filles à marier contre un seul époux ; et ce fait existe par suite du droit d'aînesse ; l'aîné déshéritant ses frères et sœurs, les cadets ont la ressource d'aller chercher fortune ailleurs, ils s'embarquent, ils disparaissent. . . . Aussi, dit Vacquerie, la vénérie n'a plus de termes de comparaison digne de ce qui se passe à l'arrivée d'un régiment ; tant d'hommes à la fois !

Les *miss* portent les couleurs, j'allais dire de leurs dames : elles s'habillent de rouge comme les officiers, elles ont des jupons rouges, des manteaux rouges, je ne sais même pas si ce n'est pour cela qu'il y en a tant qui ont les cheveux rouges.

« Ceci n'attaque pas les Jerseyais, dit Vacquerie ; elles agissent selon les nécessités que la société leur a faites ; j'aime toutes les libertés, et je ne reproche pas aux plus ingénues de Jersey et de Guernesey leur chasse aux hommes que je ne blâme les dames de Londres, lorsqu'elles ont fait faire la statue de Wellington, de l'avoir voulu en Achille, vêtu de ses favoris et brandissant son javalot. La chasse, d'ailleurs, est légitimée par son but, le mariage ; aussi n'a-t-elle aucun scrupule. J'ai vu un corps de highlanders en proie à ces délirs ; les officiers, tirillés de toutes parts, résistaient comme ils pouvaient ; car, la fille étant le garçon, le garçon devient la fille ; ils allaient à un dîner sur quatre, se relayaient, répandaient dans la ville qu'ils s'étaient engagés entre eux par serment à ne jamais se marier ; rien n'y faisait. Je ne sais plus dans quelle petite ville les officiers, excédés d'avances, finirent par faire imprimer cette circulaire : « Les officiers de tel régiment préviennent respectueusement les dames de . . . qu'ils sont décidés à ne pas se marier dans la ville. » Ce qui serait une grossièreté ailleurs n'était là qu'un acte de prudence. Je craignais tous les matins d'apprendre quelque attentat commis sur un militaire par une vierge. »

Elles sont prudes et faciles.

Toutes ces îles

Tremblaient d'amour quand vous passiez,
Forts officiers !

Une circulaire pour faire savoir aux dames qu'on est dans l'impossibilité de les épouser. . . . volà, ma foi, une idée franchement originale. *Si non è vero è ben trovato.* Si Vacquerie invente ce détail, ce dont je me doute un peu, il mérite un bon point.

Si Octave Feuillet avait songé à cette fée de comédie,

je suis sûr que son Rosalba, dans « *Le Fruit défendu*, » en aurait fait usage.

Rosalba, qui avait fait des malheureuses par-ci par-là, n'aimait pas les scènes de femmes. « Je suis honnête homme au fond, disait-il à son valet, Mazetto ; et quand une femme me reproche de l'avoir trompée, je sens qu'elle dit vrai, et ma délicatesse s'en offense. Car, bien que j'évite scrupuleusement de m'annoncer comme un époux, il est clair que je suis garçon, et cette qualité donne aux femmes une sorte de prétexte assez plausible de feindre qu'elles m'ont cru de bonnes intentions. Alors elles me font des scènes de mauvais goût. »

Mazetto lui conseillait de se dire marié à l'avance ; mais cela ne faisait point le compte de Rosalba : « Marié ? Non, cela donne l'air gauche. Mais je puis me faire passer pour un chevalier de Malte : on sait que la règle de cet ordre impose le célibat ; ce sera comme si je portais écrit sur mon chapeau : Je n'épouse point. Ce sera même moins ridicule. »

L'idée de Rosalba n'est pas précisément mauvaise ; mais celle des officiers anglais en garnison à Jersey a un cachet d'honnêteté que l'autre n'a point. Leur circulaire ne ment point, tandis que le chevalier Rosalba mentait outrageusement.

Il est évident par exemple que si le chevalier Rosalba eut fait imprimer quelques centaines de circulaires, annonçant sa répugnance pour le mariage, et qu'il eût fait répandre ces circulaires, par des agents, dans les différentes parties du monde qu'il avait dessein de visiter, il ne se fût pas attiré ces scènes de mauvais goût, dont il parle avec tant de délicatesse.

M. Casimir fréquente l'école de son arrondissement depuis cinq ou six mois.

Inquiète de ses progrès, sa mère lui demande un bon soir :

—Mon enfant, dis-moi un peu ce que c'est que la grammaire ?

Et Casimir répond, sans sourciller, et fier de lui :

—M'man, la grammaire est un petit livre qu'on paie trente sous.

Casimir confondait la question d'argent avec la question littéraire.

On demandait à un ancien anthropophage converti s'il avait connu le père LaBonté, missionnaire quelque part, je ne sais plus où :

—On ne peut plus intimement, répondit, j'en ai mangé.

Un prédicateur américain peignait à son auditoire, dans des termes dont l'horreur vous donnerait la chair de poule, chères lectrices, les châtements réservés à ceux qui n'observent pas les lois de la famille et de la société, qui sont mauvais pères, mauvais fils, mauvais citoyens.

L'auditoire avait l'air de ne pas comprendre. Il restait parfaitement calme, comme s'il n'eût pas été de la paroisse.

Le prédicateur se mit à frapper alors à un autre endroit, afin de trouver le côté faible de ses ouailles, et il prêta à ceux qui manqueraient à leurs devoirs en ce monde, d'habiter en l'autre, un pays où il ne se publierait pas un seul journal. . . .

L'auditoire se prit à frissonner, et à donner toutes les marques de la douleur et de l'angoisse, tant est enracinée aux Etats-Unis, l'habitude de lire tous les jours son journal.

Je crois bien que les temps sont venus de reproduire intégralement cette célèbre harangue d'un Lieutenant de pompiers :

Chers amis et concitoyens, chers pompiers mes frères ?

Appelé z'à l'unanimité, par le vote z'universel de Sa Grandeur Monseigneur le ministre des cultes, de la guerre et de la marine, et par la munificence de notre auguste capitaine, au titre de votre Sous-lieutenant, honneur dont auquel j'e soucris—de moi z'à vous, de vous à moi, il n'y a pas loin !

Même membre de la compagnie, je ne méritais pas cette suprême dignité de ce grand grade, dont l'éclat m'offusque et m'illumine.

Mais, mille pompes, je suis des vôtres, et mon individu en est radieux ; mon âme en est z'ivre ! . . .

J'ai prêté serment z'à la patrie ; s'il le faut, je donnerai intempestivement ma vie ; je consacrerai la nuit et les jours à défendre la personnification et la réciprocité de l'honnête famille, et le style des circonstances attentatoires et réactionnaires contre les cannibales carnassiers et les *partageux* !

Entouré d'une compacte collection d'individus aussi distingués que vous, j'ai prêté serment, et—je vous le jure sur les cheveux blancs de mes ancêtres—je me mettrai comme un rampart devant la multitude des poignards assaillants qui viendront égorger vos femmes et vos enfants, et couper vos chers liens.

Je défendrai la base de la personne et le pivot de l'ordre et du christianisme !

Je mettrai une digue anarchique aux flots régicides des mauvais jours, que la torche sanglante du désordre voudrait rallumer ; je protégerai de mon sang et de ma parole l'orthodoxie blasphémée de mon pays, et la majesté de nos rois avec un dévouement indéaltérable.

En un mot, et pour résumer mes sentiments civiques, religieux et agricoles, je m'efforcerai toujours de vivre et de mourir digne de mes congénères !

Je n'ai encore eu que ma nomination intérieure ; lorsque j'aurai ma nomination postérieure, je donnerai une seconde développement à mes discours, et vous apprendrai par ainsi lequel je suis.

Vive la France ! vive l'Empereur ! vivent les pompiers.

Riez tant que vous voudrez, cela ressemble plus qu'on ose dire, à certains discours de certains champions politiques descendus dans l'arène électorale—par une belle journée du . . . que vous voudrez.

C. T.

Nous trouvons dans une lettre d'un officier, sur la bataille d'Orléans, l'étrange détail qui suit :

« On voit de drôles de choses dans une bataille. Un Parisien qui était resté avec moi me demanda à boire. Je prends ma gourde et je lui en verse dans un quart qu'il tenait à la main. Une balle le lui enlève juste au moment où il venait de boire. Sans s'émeouvoir, il me dit riant : « Heureusement qu'il était vide. » Jamais je n'aurais cru qu'on jouait sa vie avec autant de calme. »

REVUE ÉTRANGÈRE.

A part les complications de la question d'Orient, qui menacent de se dénouer à tout moment par une guerre européenne, les nouvelles d'Europe, pendant la semaine dernière, n'ont pas eu un grand intérêt.

Les opérations de l'armée de la Loire, sous le général de Palladines, n'inspiraient plus la confiance que les batailles d'Orléans avaient donnée aux amis de la France. On craignait que la réunion des forces du prince Frédéric Charles à celle du duc de Mecklembourg n'amenât un autre Sedan et que la dernière armée de la France ne fut écrasée comme toutes les autres. Depuis samedi, on parle de batailles livrées dans les environs de Tours et de Montargis sur le chemin de Tours, où les Prussiens veulent aller depuis longtemps.

Le correspondant du *World* à Tours, télégraphie que les Français ont gagné une grande victoire à Vendôme.

L'attaque commença à deux heures de l'après-midi, au moment où les Prussiens essayaient de tourner l'aile droite des forces de Palladines, postées le long du chemin de fer de Chartres à Vendôme.

Les Prussiens furent repoussés et mis en pièces, en éprouvant de grandes pertes, et furent poursuivis jusqu'à 9 heures du soir. Ils retraitèrent du côté de Châteaudun.

Les Français ont pris deux canons.

Le gouvernement a reçu aussi une dépêche annonçant un engagement de l'armée de de Palladines, qui a résulté en faveur des Français.

CONFIRMATION DE LA VICTOIRE.

New-York, 28 nov.—Une dépêche adressée de Tours au *World*, en date de dimanche, dit qu'il y a eu un engagement entre les Prussiens et l'armée de la Loire, qui a résulté en faveur des Français ; les Prussiens ont essayé de tourner l'aile droite des Français à Gien sur la Loire, et leur gauche à Châteaudun Loire, sur la route entre le Mans et Tours, mais ils furent repoussés avec de grandes pertes dans leur deux tentatives. On parlait aussi aujourd'hui d'un combat à Vendôme ; les Français repoussèrent l'ennemi et firent 500 prisonniers.

Il n'y a pas de doute qu'une grande bataille décisive a été gagnée par les Français, il y a ici beaucoup de surexcitation.

PARIS.

Les nouvelles au sujet de Paris sont contradictoires. Les uns disent que la famine commence à s'y faire sentir, que bientôt il ne restera plus que de la viande de cheval et que déjà on fait la chasse aux rats pour les manger ; d'autres disent au contraire que les provisions y abondent et que la confiance et l'énergie de la population ne se démentent pas. Trochu attend pour faire une grande sortie que l'armée de la Loire fasse entendre ses canons sur les derrières de l'armée prussienne.

QUESTION D'ORIENT.

On est encore à l'échange de notes diplomatiques. Les gouvernements semblent faire tout ce qu'ils peuvent pour empêcher la guerre, les protestations de paix ne manquent pas ; mais on se prépare de tous côtés à la guerre. La réponse de la Russie à la lettre de Lord Granville ne cède pas un pouce de terrain. Une grande excitation règne dans le gouvernement anglais ; il y a eu des séances orageuses où quelques uns des ministres ont offert leur démission, quelques uns veulent la faire à tout prix, d'autres prétendent que l'Angleterre ne peut pas reculer. On comprend la malheureuse position faite à l'Angleterre par la défaite de la France en face des exigences de la Russie. Pauvre Angleterre ! Tu pourrais bien payer chèrement ton égoïsme.

VARIÉTÉS.

Chaque fois que nous buvons à la santé de quelqu'un, nous altérons notre propre santé.

Les jeunes gens disent ce qu'il font ; les vieillards ce qu'ils ont fait ; les sots ce qu'il feront.

« Monsieur, c'est une indignité, vous avez manqué à votre promesse. » « Eh, ne faites pas attention, répond l'autre, je puis vous en faire une seconde tout aussi bonne que la première. »

Un teneur de livres a été dernièrement éconduit du magasin où il travaillait parce qu'il avait la vue excessivement faible, en effet, son nez effaçait tout ce que sa plume écrivait.

La scène suivante vient de se passer à Preston, pendant qu'un orateur parlait en plein air : Mon ami, dit un Irlandais à une personne qui se trouvait devant lui, je vous prie d'ôter votre chapeau.

Pourquoi ? demande l'autre ? « Parce que je ne puis rien voir. Ma foi, répond le second, quand j'ôterais mon chapeau vous ne seriez pas plus avancé. Imaginez-vous mon cher monsieur que mes cheveux ont vingt pouces de long et qu'ils se tiennent tout droits sur ma tête, je garde mon chapeau afin que ceux qui sont derrière moi puissent voir mieux. »

Un vieil avare du Connecticut a été dernièrement enterré dans les habits mêmes avec lesquels il avait épousé ses quatre femmes.

L'autre jour, à Montréal, un monsieur complimentait une dame sur sa belle chevelure, lorsqu'un de ces enfants terribles que la Providence semble avoir créés pour faire le désespoir des parents, s'écria.—Mes cheveux seraient aussi beaux que ceux de maman, si elle voulait que j'en prisse autant de soin qu'elle. Maman ne couche jamais avec ses cheveux, elle les met toujours dans le bureau avant de se mettre au lit.

A. C.

MARIAGE.

A Ste. Ursule, le 22 courant, par le Révérend Messire J. A. Mayrand, Prêtre, Curé du lieu, Michel Théodule Lefebvre, gentilhomme, fils de Michel Lefebvre, Ec., Seigneur du lieu, à Dlle. Marie-Geneviève Dina Lefebvre, fille de Dame J. P. Landry, N. P., du même lieu, (n. de son premier mariage avec feu R. Lefebvre, Ec., de Berthier.)
24 Novembre, 1870.